

CHAPITRE PREMIER

Ils naquirent tous trois la même année, le barbare, le semi-civilisé et le jeune héritier d'une des plus illustres familles d'Agalog. Ils vinrent au monde durant l'année du Crabe qui vit la submersion et la destruction de Fritharik.

Fritharik était une cité-État établie dans l'estuaire du rud Ouo, sur la côte ouest du continent. Au nord comme au sud s'ébauchaient les premiers contreforts de plissements montagneux. Derrière la ville ondulait l'immense pénéplaine préluant au puissant royaume d'Andia. Devant elle, à l'infini, s'étendait le grand océan primitif.

À une distance de sept mille kilomètres vers le couchant, au creux d'une fosse abyssale, un violent tremblement de terre agita le fond marin. L'onde de choc se propagea à travers les eaux, engendrant une série de vagues furieuses. Chacune d'elles se déplaçait à une vitesse terrifiante sur un océan d'un calme trompeur : leur crête n'excédait pas quatre-vingts

centimètres. Mais à l'approche du talus continental, les masses d'eau s'élevèrent à plus de vingt mètres de hauteur, et le cataclysme frappa directement Fritharik et toute la bande côtière.

D'innombrables villages morezurs furent emportés, mais c'était plutôt un soulagement pour les populations frontalières sans cesse en proie aux raids meurtriers des Hommes-de-la-Mer. Fritharik fut submergée et dévastée, ce qui fut par contre une calamité pour toute une économie dont le système monétaire reposait sur l'exploitation de certains coquillages.

La cité-État abritait un peu plus de cent mille âmes. À peine un dixième survécut, pour succomber par la suite sous les attaques des Morezurs, des Jizos et d'une épidémie de fièvre pernicieuse. Pour préserver leur système monétaire, les Royaumes Centraux furent contraints de se tourner vers Rami-zaïl, et les habitants de la Cité-entre-les-Fleuves étaient connus pour leur rapacité...

Dal Refa'i vit le jour dans une cabane hâtivement reconstruite après le raz de marée dévastateur. Sa mère était la jeune troisième épouse d'un pêcheur et guerrier maungu renommé. La naissance d'un garçon donna lieu à de grandes festivités et de nombreux sacrifices en l'honneur du Dieu-Crabe et du Dieu-Requin. Les demi-frères aînés de l'enfant furent jaloux, mais on les surveilla de près et il leur fut

impossible de se débarrasser du bébé en l'étranglant avec une cordelette, ainsi qu'ils en avaient eu l'intention.

Sassar naquit sur la rive orientale de la mer de Pehan, à la limite du grand désert du nord-est hanté par les barbares khadiris, les Hommes-du-Sable-et-du-Vent. Son père, déjà âgé, avait lui-même été un Khadiri avant de s'enrôler comme auxiliaire dans les armées d'Agalog. Ainsi, Sassar n'ouvrit-il pas les yeux dans les profondeurs d'une termitière mais sous le toit de branchages couvrant une cabane de pisé. Dès sa naissance, le destin de l'enfant fut tracé par son géniteur : il apprendrait le métier des armes et combattrait pour le puissant Royaume Central.

Joal ban Kluane poussa son premier cri au sein du confort douillet d'une propriété campagnarde appartenant depuis dix générations aux Kluane. Baq ban Kluane, l'arrière-grand-père, avait été *sofotai* des armées d'Agalog. Agö ban Kluane, l'oncle paternel, était *khandive* d'une importante cité de la province de Tola. Jos ban Kluane, le père, siégeait plusieurs fois par an au Sénat de Sicyon, et le roi lui-même appréciait ses conseils.

* * *

Le raz de marée avait rejeté quantité de coquillages, de poissons et d'animaux marins sur la bande côtière, et les Maungus du clan Refa'i se

livrèrent à une véritable pêche miraculeuse. Son nouveau-né solidement arrimé sur le dos, Vize Refa'i collecta brachiopodes et bivalves, étoiles et escargots de mer pendant plusieurs jours. Elle prit soin de ne jamais s'écarter des autres ramasseuses et tint constamment à l'œil les demi-frères de son enfant : jusqu'à ce que ce dernier soit en âge de marcher, les aînés, selon la coutume morezur, avaient parfaitement le droit de l'éliminer.

Abu Refa'i était un grand et solide gaillard, renommé parmi les siens pour ses talents de pêcheur, de plongeur, de navigateur et de guerrier. Il entretenait trois épouses et, dans la grande hutte familiale, cohabitaient une bonne trentaine d'individus, anciens, adultes, jeunes gens, jeunes filles et enfants. Dans les jours qui suivirent l'inondation – laquelle, miraculeusement, n'avait fait aucune victime parmi les siens –, Abu dirigea les opérations de ramassage. Ce fut son fils cadet, Rioval, né de sa première épouse, qui découvrit le cadavre du grand requin mâle.

Les eaux avaient apporté l'énorme squala à l'intérieur des terres puis l'avaient déposé là, sous des amas d'algues. Déjà, des insectes nécrophages étaient à l'ouvrage et le cadavre puait horriblement. Rioval alerta la famille, et chacun se précipita sur les lieux. Le poisson était aussi grand que seize hommes allongés bout à bout. Tout le village accourut et Abu

consentit à partager sa trouvaille.

Les Morezurs en général, et les Maungus en particulier, vouaient un culte fervent au Dieu-Requin, ce qui ne les empêchait nullement d'utiliser les animaux tombés entre leurs mains. La chair de celui-ci était immangeable, mais ils coupèrent les testicules qu'on ferait ensuite sécher avant de les réduire en une poudre aphrodisiaque. On récupéra les huiles et la graisse, les boyaux, destinés à confectionner des cordes d'une solidité à toute épreuve, et enfin, on découpa soigneusement la rude peau grise : teinte, elle fournirait bien une trentaine d'armures exceptionnellement rigides.

Abu félicita chaudement son cadet et, le soir même, lui offrit une place à son côté à la table familiale. Le garçon ne se tenait pas de joie ; il ne pensait même plus au bébé assoupi entre les bras de sa mère. On discuta de la coïncidence extraordinaire ayant présidé au raz de marée, à la naissance du petit et à la découverte du grand squal. Tout cela parut d'un excellent présage pour l'avenir de l'enfant, et l'ancien Sleben, consulté, déclara que Dal Refa'i devait désormais être placé sous la protection du village tout entier. Il bénéficierait plus tard des enseignements des meilleurs parmi les pêcheurs et les guerriers.

Vize fut soulagée car cette décision assurait la sécurité de son nouveau-né. Mais elle fut aussi peinée, car cela signifiait que le petit Dal ne lui

appartenait plus. Elle continuerait à le nourrir pendant quelque temps puis le remettrait à Sleben et n'aurait plus jamais aucun contact avec lui.

* * *

Joal ban Kluane naquit avec deux difformités : chacune de ses deux mains ne comportait qu'un seul pouce, et il était dépourvu d'appendice caudal. Dans une famille plus modeste, un seul de ces handicaps aurait à coup sûr entraîné la condamnation du nourrisson ; mais pas chez les Kluane. Jos attendait depuis trop longtemps un héritier mâle, et il avait les moyens de dissimuler la chose. Il demanda cependant conseil à son frère, le *khandive* Agö, alors présent dans la propriété campagnarde où s'était déroulé l'accouchement de Dame Anuta.

— Voilà qui est bien ennuyeux, convint Agö, lourd et large personnage aux traits noyés dans des bourrelets de graisse, mais si l'enfant s'avère d'intelligence normale, nous n'avons aucune raison de le sacrifier. Il doit y avoir une solution...

— J'y ai déjà réfléchi, murmura Jos ban Kluane, aussi maigre et sec que son frère était gros et adipeux. Pour commencer, j'ai donné ordre de faire disparaître le plus discrètement possible les servantes et la sage-femme qui ont assisté à l'accouchement.

— C'était indispensable.

— Ensuite, j'ai pensé confier Joal à quelques personnes sûres : notre vieille nourrice et Bakili, qui se chargera plus tard de son éducation, ici même dans cette propriété. Plus tard, nous prétexterons un accident quelconque qui aura mutilé l'enfant et expliquera la perte de ses pouces. Pour ce qui concerne l'appendice caudal...

— Une infection locale aura entraîné l'amputation à la naissance, dit Agö. C'est assez fréquent...

— Je pourrai alors emmener Joal à Sicyon, sans risquer de l'exposer aux manigances des prêtres ou de nos adversaires du Sénat. Oui, je crois que c'est ce que je vais faire...

Agö approuva le plan de son frère, et Jos se rendit auprès de Dame Anuta. L'accouchée reprenait des forces, sa chevelure d'un noir de jais auréolant d'un voile sombre son visage si pâle. Jos traversa la pièce et s'assit au chevet de son épouse. Étroitement langé, l'héritier dormait, ses poings minuscules pressés contre son menton.

— Je suis si honteuse, souffla Dame Anuta. Vous donner un fils après tant d'années et découvrir...

— Notre enfant est magnifique, assura Jos ban Kluane, la famille fête déjà son arrivée. Agö est venu tout exprès de Kazvin pour la circonstance. Nous avons pris une décision : Joal vivra.

En quelques mots, il expliqua les dispositions qu'il avait prises.

— Faire disparaître Ora et Zania ? Et Zarda et Mikke ?

— C'est indispensable si nous voulons garder Joal : nous ne pouvons prendre aucun risque. Nourrice Aukema et Bakili s'occuperont de lui le temps nécessaire...

— Ora est ma servante depuis si longtemps... Presque une amie...

— Il vous faut choisir, Dame, insista durement Josban Kluane : la vie de notre fils ou celle de votre servante.

Dame Anuta hocha la tête. Et Joal survécut.

* * *

Au nord-est de la mer de Pehan ondulaient les steppes, prélude au grand désert oriental domaine des Khalizirs. Le père d'Haleb avait été un Khalizir de la tribu Hurunui, un sauvage ne rêvant que raids, pillages et viols. Haleb, comme ses aïeux, était né dans une termitière débarrassée de ses précédents occupants. Puis une expédition menée par les Hurunuis s'était heurtée à une puissante armée agalogane et, après deux jours de combats ininterrompus, les barbares avaient été repoussés vers leurs territoires. Mais Haleb, alors adolescent, était tombé aux mains des soldats. Il avait connu la captivité puis l'enrôlement dans le corps des auxiliaires. À présent, cependant, il ne regrettait rien. Vétéran des armées

d'Agalog, il n'aspirait plus qu'à une chose : faire de son fils unique un soldat, comme lui-même, recevoir sa prime de fin de service et s'installer sur la parcelle de terre qu'on lui octroierait près du poste frontière. Quelques années encore et ses vœux seraient exaucés.

En attendant, il s'occuperait de l'éducation de l'enfant né d'une esclave minaki, sa seule concubine. Sassar était un nouveau-né robuste, il ferait un excellent combattant. Il avait déjà du caractère, cela se voyait à sa façon de se rebeller contre les soins que lui prodiguait sa mère. La couleur de ses yeux n'était pas encore fixée de manière définitive, mais on pouvait supposer que ses iris seraient bleu foncé. Ceux d'Haleb l'étaient, comme ceux de pratiquement tous les Hurunuis depuis des générations.

Le poste frontière n'était qu'un groupe de cabanes abritées derrière un remblai de terre hérissé de pieux et flanqué de tours d'angle. Depuis le chemin de ronde, on dominait la plaine où une herbe jaunie poussait par plaques lépreuses. Les troupeaux d'hyracothers appréciaient ces herbages parsemés de clématites, de liliacées et de chiendent. Au loin, une vieille termitière abandonnée dressait à plus de dix hauteurs d'homme ses structures à demi effondrées par le vent, la pluie et le gel.

— Découvre l'enfant, ordonna Haleb d'une voix rugueuse, il est trop vêtu ! Un futur soldat doit

s'endurcir aussi bien à la morsure du soleil qu'à celle du froid et de la glace !

Soumise, la concubine obéit. Elle haïssait son maître, qui le lui rendait bien. *Un jour, pensa-t-elle, je te planterai un kvar rouillé dans la gorge et je fuirai avec mon fils.* Mais ce n'était que rêve sanglant. Elle savait qu'elle n'aurait jamais le courage et la détermination d'agir ainsi. S'enfoncer dans la steppe hostile, son enfant arrimé sur le dos, la condamnerait à mort tout aussi sûrement que les cavaliers lancés à sa recherche.

Ou alors, songea-t-elle également, des Minakis viendront rôder jusque sous les murs du poste... et je m'enfuirai avec eux...

Chimère. Les Minakis ne s'aventuraient plus dans les parages depuis le cuisant échec de leurs trois derniers raids.

Haleb contempla l'enfant, son fils Sassar.

— Tu seras un vaillant soldat, dit-il à haute voix. Mais pas seulement un auxiliaire. Les temps changent, et les Khalizirs accèdent désormais à de hautes charges qui leur étaient autrefois interdites. Officier... (Il ajouta, dans un souffle :) Et pourquoi pas, un jour, *sofotai*...

Maître des armées d'Agalog, égal du roi.

La trompe d'appel ramena Haleb à la réalité.

— Emmène-le auprès des hyracothères, gronda-t-il. Qu'il s'habitue à leur odeur et à leurs cris.

Il tourna les talons pour regagner ses quartiers. Un officier agalogan supervisait l'entraînement des nouvelles recrues tandis qu'Haleb dirigeait leurs évolutions.

CHAPITRE II

Tous les humains possédaient le don inné de nyctalopie, mais chez le petit Dal Refa'i, cette capacité de voir dans les ténèbres était développée à un point tel que, pour l'enfant, il n'y avait guère de différence entre le jour et la nuit, tout au plus un vague décalage dans le spectre des couleurs.

Pour son jeune âge, Dal était plutôt grand et surtout remarquablement éveillé. S'il n'avait plus aucun contact avec sa mère, il était par contre l'objet de la sollicitude attentive du village tout entier, à commencer par son père, Abu, et l'ancien Sleben. De loin, mais avec un intérêt non dissimulé, Abu suivait les progrès de son fils. Sleben avait été désigné pour une tâche très particulière à laquelle il consacrait la totalité de son temps, depuis l'aube jusqu'au crépuscule, et souvent bien au-delà. La nuit trouvait régulièrement le bambin et le vieil homme assis côte à côte sur quelque dune, observant les flots du Grand Océan. Ou bien Dal levait les yeux vers le firmament et posait les questions qu'on était en droit d'attendre d'un petit garçon. Alors Sleben s'efforçait de

répondre le plus simplement et le plus clairement possible.

— Sleben, demandait par exemple Dal Refa'i, combien y a-t-il d'étoiles dans le ciel ?

— Une infinité sans doute, déclarait l'ancien. Rien que dans le Groupe du Crabe, une douzaine de douzaines, et plus que cela dans le Trilobe, et plus encore dans le Corail...

— Les étoiles brillent, mais ce ne sont pas de petits feux allumés par d'autres hommes, n'est-ce pas ?

— Non. Les astroprêtres des Royaumes Centraux, qui les observent à l'aide de leurs lentilles grossissantes, disent qu'il s'agit de soleils très lointains pareils à celui qui éclaire nos journées. Seuls les Teraïzars, les Hommes-des-Marécages, n'admettent pas cette explication... Mais les Teraïzars sont des sauvages, et leur opinion est sans importance.

— Parle-moi encore du Soleil, Sleben !

— Étrange requête, par une aussi belle nuit ! Le Soleil est la source de toute vie. Il décrit un arc de cercle au-dessus de nos têtes puis disparaît, pour réapparaître en ramenant l'aube.

— Disparaît où ?

— De l'autre côté... au-delà des eaux du Grand Océan. (Sleben sourit.) Toujours est-il qu'il revient bien régulièrement : il n'a jamais failli à son devoir, sois sans crainte. Lorsqu'il s'éloigne, nous connaissons la saison froide. Il se rapproche, et c'est la saison

chaude. Entre les deux, les saisons humides. Quatre saisons déterminent une année.

— J'ai six ans, fit gravement Dal Refa'i. J'ai donc déjà vécu vingt-quatre saisons.

— Et moi les cent quarante. Je suis désormais un vieil homme, et mes os gémissent dans la fraîcheur de la nuit. Rentrons, veux-tu ?

— Encore une question, la dernière ! assura Dal.

— Je t'écoute, soupira l'ancien.

— Qu'y a-t-il au-delà du Grand Océan ?

Sleben réfléchit, puis :

— L'océan... toujours... aussi loin que des navires puissent naviguer.

— Vrai ?

— Jusqu'à preuve du contraire, conclut Sleben. D'innombrables Morezurs sont morts en cherchant une réponse à ta question.

* * *

Les Morezurs, les Hommes-de-la-Mer, étaient établis sur une frange côtière de plusieurs milliers de kilomètres de long s'étendant de l'estuaire du rud Ouo aux confins des Grands Marécages, à la pointe sud-ouest de Pangée. Ils étaient divisés en quatre ethnies distinctes, les Maungus, les Baatus, les Bukurus et les Caguagus. Chaque ethnie se subdivisait elle-même en un nombre variable de clans, et chaque clan rassemblait deux ou trois douzaines,

voire plus, de villages. Le clan Refa'i de l'ethnie Maungu regroupait dix-sept villages.

Les Morezurs haïssaient leurs ennemis héréditaires, Jizos au nord, Teraïzars au sud, et les combattaient farouchement chaque fois qu'ils en avaient l'occasion. Ils n'appréciaient guère les habitants des Royaumes Centraux mais commerçaient cependant avec eux, échangeant coquillages et autres produits de l'océan contre du bon acier solide ou de la toile. Ils disposaient de bois en abondance et excellaient dans la construction de navires, aussi utilisaient-ils le tissu pour leurs voilures, l'acier pour fabriquer leurs armes et leurs harpons. De nombreux Morezurs servaient dans les marines des royaumes de Pasargar, de Jutaï, de Jadar ou d'Oumm. Quelques-uns préféraient s'enrôler dans celles des royaumes contrôlant les mers de Kheri, d'Igra, de Tola et de Pehan.

— Mais un Morezur reste toujours un Morezur, expliquait Sleben. Il sert un maître pour une période donnée ; il construit des bateaux, pêche, navigue, fait la guerre pour lui, mais ne rompt jamais les liens qui l'attachent à son village, à son clan, à son peuple. Et même parmi les maîtres possibles, il choisit : défie-toi de Wa et de ses princes-marchands, plus voleurs que des Jizos. Zafora, Jutaï et Pasargar ne valent guère mieux. Cacouna et Andia nous ont souvent trompés. Pour un Morezur, Agalog, le Royaume des Quatre-Mers, est l'idéal. Mon propre grand-père s'est

engagé dans sa marine et a accédé au rang de capitaine. Plus tard, il a résilié son contrat, est entré au service de Fritharik, et a commandé une expédition de découverte sur le Grand Océan... mais il n'en est jamais revenu.

Dal connaissait l'histoire. Dix beaux et solides navires emportant chacun une cinquantaine d'hommes d'équipage avaient cinglé vers le couchant. Au bout de quatre ans, on avait perdu tout espoir de jamais les revoir, et Fritharik avait dédommagé – à contrecœur – les familles des disparus.

– Les dangers sont multiples, poursuivait Sleben, le Grand Océan est sans pitié : depuis les montagnes liquides qui déferlent sur un navire et l'engloutissent corps et biens jusqu'au grand requin ou au calmar géant en passant par les tornades, le feu-qui-couvesous-les-eaux, la faim, la soif, la maladie... Nous, Morezurs, connaissons tout cela, mais il n'empêche que le Grand Océan est notre domaine : nous l'affrontons sans peur et offrons sans crainte nos carcasses en pâture au Dieu-Crabe.

Il aurait pu ajouter que les Morezurs, s'entendant parfaitement à caboter, lançaient des raids meurtriers jusqu'aux rivages méridionaux ou du levant. Les cités-États et les royaumes côtiers étaient habitués et n'en tenaient pas vraiment rigueur aux Hommes-de-la-Mer, acceptant ces entreprises de pillage comme un mal nécessaire. Ils avaient trop

besoin des Morezurs pour réagir autrement.

* * *

Pour son septième anniversaire, Sleben offrit à l'enfant une petite cuirasse en peau de squala teinte et une hachette à un seul tranchant dont la lame était attachée au bout du manche court. Dal trépigna de joie tandis que l'ancien l'aidait à passer le vêtement protecteur. Celui-ci se composait de deux tabliers descendant plus bas que les genoux, d'un plastron et d'une dossière attachés ensemble par des cordons. Un casque en forme de demi-sphère allongée, doté d'un protège-nuque, des brassards et un protège-pubis complétaient l'équipement.

— Plus tard, je te confectionnerai un bouclier, promet Sleben. En attendant, habitue-toi à porter cette cuirasse et à manier la hachette. Au début, ce ne sera pas très commode, mais une fois que tu te sentiras à l'aise là-dedans, n'importe quelle autre tenue de combat te semblera légère !

Sleбен étant trop âgé pour initier son élève au maniement des armes, Abu lui-même se chargea de cet aspect de son éducation. La hache constituait l'arme de prédilection des Morezurs, mais ceux-ci ne dédaignaient pas pour autant l'épée et l'arc. Ils négligeaient par contre le javelot et méprisaient la lance, chère aux haïssables Jizos, ainsi que le trident et le filet de leurs sauvages voisins terazaïrs.

— Considère ta hache comme le prolongement naturel de ta main, conseillait Abu. Apprends à la connaître aussi bien que ton propre corps. Que son poids, sa longueur, son épaisseur, le fil de son tranchant te deviennent aussi familiers que la paume de tes mains ou la plante de tes pieds. Elle te servira à la fois d'outil et d'arme. Tu l'utiliseras indifféremment pour tailler le bois ou frapper un ennemi. Celle-ci est parfaitement équilibrée, mais tu devras savoir la lancer, évaluer l'exacte distance de ton jet... Ni trop long, ni trop court.

Dal acquiesçait gravement tout en soupesant le meurtrier engin. Celui-ci pendait désormais le long de sa cuisse, retenu à sa ceinture par une lanière de cuir. L'enfant s'amusait à débiter des branches ou s'exerçait au lancer contre les troncs. Bientôt, il excella à ce jeu.

* * *

Il tua son premier homme à l'âge de huit ans.

En fait, l'homme en question n'était encore qu'un adolescent, un Jizo imberbe aux cheveux longs tombant jusqu'aux épaules, uniquement vêtu de braies.

L'Homme-des-Steppes avait parcouru une bien longue distance sur son hyracothère à demi sauvage, dans le but de ramener une tête morezur à son village et d'être enfin honoré du titre de guerrier. Il

n'appartenait ni à une expédition de chasse, ni à un raid de pillage. C'était sans doute un garçon solitaire de nature et pressé de faire ses preuves, qui s'imaginait déjà rentrant parmi les siens, jetant sa première tête coupée au pied du mât totémique de son village, rasant sa tignasse et endossant la tunique colorée puis la fine cotte de mailles, avant de coiffer le bonnet de cuir.

Déjouant pour une fois la surveillance de Sleben, Dal s'était éloigné vers l'intérieur des terres. Il avait repéré une colonie de gros ptilodes et comptait bien ramener une proie susceptible d'améliorer son ordinaire. La chair de ces mammifères était aussi délectable que leur capture était difficile.

Dans un premier temps, Dal confectionna un piège à ressort et à javeline. Il utilisa sa hachette pour couper une perche et une longue branche fine qu'il époinça soigneusement. Ayant ensuite choisi un arbre, il planta sa perche à quelque distance puis entreprit de la relier au végétal à l'aide d'une cordelette de cuir tressé. Enfin, il mit en place le mécanisme de déclenchement. Les gestes lui venaient tout naturellement : il avait souvent observé ses demi-frères, et ce n'était pas la première fois qu'il tentait d'attraper un ptilode.

Lorsque l'animal effleurerait la corde, la javeline partirait. Un coup de hachette bien appliqué, et Dal disposerait d'une douzaine de livres de viande

succulente.

Il recula pour admirer son ouvrage puis se dissimula au creux d'un bouquet d'arbrisseaux. La hachette posée devant lui, il attendit.

Des traces d'excréments attestaient que les animaux empruntaient régulièrement ce chemin pour se rendre au ruisseau tout proche.

Un frisson agita les broussailles, quelque part en surplomb. Dal se prépara. Le manche de l'arme bien en main, il se ramassa pour bondir.

Mais, de surprise, il manqua laisser échapper un cri : ce qui descendait la pente n'avait rien de commun avec un gros mammifère herbivore court sur pattes et au pelage luisant. C'était un hyracothère maigre et efflanqué, aux côtes saillantes sous le poil ras et jaunâtre, qui supportait un cavalier torse nu. Un carquois à deux compartiments, l'un pour l'arc, l'autre pour les flèches, battait son flanc. Le Jizo avait lui aussi aperçu les excréments frais, et il se dirigeait tout droit sur le piège.

Une sueur glacée coula le long du dos de l'enfant morezur. Le Jizo arrêta sa monture devant le mécanisme, qu'il examina avec attention. Sa main se crispa sur la hampe de son javelot. Son regard sombre et mobile fouilla les bosquets et les broussailles alentour.

En un éclair, Dal entrevit ce qu'il adviendrait de lui si l'adolescent réagissait le premier : le javelot

perçant les chairs, l'éclat d'une lame d'épée, la tête roulant sur l'humus, le scalp arraché au crâne et décorant plus tard le harnais de l'hyracothère du jeune guerrier. La fureur bouillonna alors dans ses veines. Jaillissant du fourré, il balança la hachette.

Jusque-là, il n'avait jamais ajusté que des troncs d'arbres et non des êtres humains, mais la visée était correcte, la torsion du poignet également, la distance bien évaluée. Le fer triangulaire décrivit une boucle parfaite et frappa le cavalier en plein front, juste entre les deux yeux. Le Jizo n'eut même pas le temps de pousser un cri. Vidant les étriers, il bascula en arrière. Sa monture émit une vague plainte et se cabra sur ses pattes postérieures avant de prendre la fuite.

Dal s'approcha avec circonspection du cadavre. Son cœur battait à tout rompre mais ce n'était pas de peur, plutôt d'excitation. Il se pencha sur le corps inerte, préleva poignard et pierre à aiguiser puis, saisissant son manche, il retira la hachette dans un horrible crissement d'os brisés.

* * *

Abu, Sleben et les demi-frères, ainsi que la plupart des hommes du village, vinrent plus tard constater par eux-mêmes l'exploit du garçon. Ils discutèrent ensuite longuement du courage et de l'adresse démontrés par leur protégé. De mémoire de Refa'i,

c'était la première fois qu'un aussi jeune individu se distinguait ainsi, et ils estimèrent que c'était de bon augure pour l'avenir de Dal. Des messagers se chargèrent de porter la nouvelle dans les villages voisins, et ainsi naquit la renommée du fils d'Abu.

CHAPITRE III

La mère de Sassar mourut, non de mort naturelle, ni de mort accidentelle : Haleb la tua à coups de poings et de pieds, dans un accès de colère et de jalousie.

L'auxiliaire méprisait sa concubine. Il la détestait pour ses origines minakis et pour la haine qu'il sentait palpiter dans son regard sombre. Il usait régulièrement de son corps mais n'avait jamais cherché à capter son intérêt, sinon son affection ou son amour. Il la traitait le plus souvent comme une bête de somme, ne tolérant sa présence, sous la hutte familiale, que pour de rapides et cruelles étreintes. Ensuite, il la chassait, et la malheureuse endurait alors le froid de la nuit, le vent, la pluie, la neige ou le gel. À ce régime, la santé de l'esclave déclinait. Toute jeune et robuste qu'elle fût, le manque de nourriture et de sommeil sapait ses forces. Elle ne s'occupait plus autant de son enfant qu'elle l'aurait désiré, et d'ailleurs, Haleb intervenait chaque fois qu'il trouvait ensemble la mère et le fils.

Une nuit de la saison froide, il usa et abusa de sa

compagne puis, fidèle à sa manière d'agir, la jeta dehors. Une bise glaciale soufflait du désert sur le petit poste frontière endormi, et la pauvre fille se glissa jusqu'à l'endroit réservé aux hyracothères : elle espérait trouver un peu de chaleur auprès des animaux ; en fait, elle découvrit l'auxiliaire Orrin, jeune recrue à laquelle pesait la continence forcée due à l'absence de femmes. Orrin était d'origine minaki. Il compatit au malheur de l'esclave et lui fit une place au creux de son abri de branchages et de terre.

Au cours de la nuit, Haleb sortit pour satisfaire un besoin naturel. Il jeta par hasard un œil sur l'enclos, pensant apercevoir une forme prostrée dans quelque recoin, et fut bien surpris de sa déconvenue. Il poussa ses investigations, rôda autour de l'abri réservé à la sentinelle et entendit les échos assourdis d'une conversation à deux voix.

Haleb concentra toute sa fureur sur sa concubine. Orrin n'avait pas le droit d'intervenir et, du reste, il s'en garda bien. Lorsqu'Haleb regagna sa hutte, la sentinelle ne put que constater le décès de la malheureuse.

Le lendemain matin, le meurtrier sollicita du chef de poste l'autorisation d'emporter le cadavre afin de l'enterrer dans le désert, autorisation qui lui fut immédiatement accordée. À son retour, il défia Orrin.

Il se contenta cependant de le défigurer, d'un revers de lame qui trancha le nez et la lèvre inférieure du jeune homme. C'était bien suffisant, et Haleb ne tenait pas à s'attirer le châtement prévu pour la mort d'un soldat, à savoir être enfermé vivant dans une peau cousue d'hyracothère fraîchement tué.

Sassar était âgé de neuf ans. Il avait estimé son père, tout en le craignant. Désormais, il le haït de toute son âme d'enfant ; mais il ne versa pas une larme, n'émit aucune plainte. Avec le temps, il oublia jusqu'au visage de sa mère. Pourtant, sa haine ne le quitta point. Elle devint même un feu dévorant, ravivé chaque fois qu'Haleb, pour une raison ou une autre, lui adressait la parole.

* * *

Plusieurs saisons passèrent et Sassar fêta son onzième anniversaire. Il était devenu un garçon souple et nerveux, aux membres bien proportionnés, aux gestes vifs, aux réactions promptes. Sa peau naturellement olivâtre avait été boucanée par les vents presque perpétuels soufflant du désert oriental. Ses yeux bleu sombre ne cillaient jamais, même lorsque l'enfant subissait le châtement d'une faute quelconque ou d'un acte d'indiscipline. Grâce à l'entraînement très poussé exigé par Haleb, Sassar excellait dans tous les exercices du corps, et particulièrement au maniement des armes. Il montait les

hyracothères en cavalier éprouvé et le chef de poste, l'urdu Bakum, décelait déjà en lui une future recrue de choix. Dans deux ans, Sassar trouverait sa place au sein de la garnison, avec le statut d'aspirant-auxiliaire. Ses qualités le conduiraient ensuite sans doute vers les grades subalternes et, qui sait, l'amèneraient peut-être à rejoindre un corps de troupe moins défavorisé.

La vieille termitière se dressait à une demi-journée d'hyracothère du poste. À cette distance et par temps dégagé, elle apparaissait comme un doigt à demi rongé dressé vers le ciel gris jaunâtre. Des édifices semblables existaient beaucoup plus loin dans le désert, certains abandonnés, d'autres toujours peuplés d'énormes insectes, quelques-uns enfin, occasionnellement occupés par des groupes de Khadiris. Celui-ci avait été bien trop éprouvé par les intempéries pour servir de logis. À leurs rares moments perdus, lors de journées de détente par exemple, les jeunes recrues faisaient dans la journée l'aller-retour jusqu'au monticule.

— Fils, proposa Haleb le jour anniversaire de l'accession au trône du roi Eke, aimerais-tu visiter ce nid ?

Sassar hocha vivement la tête. Depuis longtemps, il harcelait son père en vue d'obtenir cette faveur, et toujours celle-ci lui avait été refusée.

— Aujourd'hui, je ne suis pas de service, reprit

Haleb, grâces en soient rendues à notre roi ! J'ai tout préparé ; deux hyracothères nous attendent et, dans ce sac, nous avons de quoi manger sur place. Je me suis renseigné : nous serons seuls, et c'est tant mieux. Je ne tiens pas plus que ça à subir les commentaires d'une bande de jeunes imbéciles !

Bien armés, de manière à parer à toute éventualité, le père et le fils quittèrent donc le poste et se mirent en route. Un vent tiède soufflait par brèves rafales, aplanissant les herbages encore humides. Le sentier serpentait entre les bouquets d'épineux et les plants de gourdes sauvages. Les fruits, de la taille d'une tête humaine, n'étaient pas comestibles, mais les graines, rôties ou bouillies, constituaient parfois un délicieux supplément à l'ordinaire offert par la cantine du poste frontière. Haleb se pencha sur l'encolure de sa monture pour cueillir au passage quelques tiges aqueuses de jeunes pousses.

— Mâche, ordonna-t-il, c'est excellent pour les dents et cela coupe la soif.

Sassar obéit. Il n'avait jamais quitté le poste auparavant, sinon pour des galops d'entraînement aux abords immédiats de l'enclos, mais les patrouilles ramenaient régulièrement des fruits de gourde, des fèves d'acacias et des pistaches sauvages.

— Dans le désert, expliqua Haleb, méfie-toi de toutes les plantes contenant un jus laiteux. En principe, elles irritent la peau, et leur jus est un poison ;

ne l'oublie pas.

— Je n'oublierai pas.

Ils franchirent le lit à sec d'un arroyo puis longèrent un tumulus de pierres.

— Huit auxiliaires reposent là-dessous, indiqua Haleb, tout ce qu'il reste d'un groupe de jeunes écervelés partis autrefois visiter la vieille termitière... bien avant ta naissance, fils. Les Khadiris ont surgi en un éclair, ils ont frappé et sont repartis comme ils étaient venus. Nous n'avons retrouvé que des cadavres, nus et mutilés par ces démons !

Et où repose ma mère ?

La question traversa l'esprit de Sassar, s'y imprimant avec intensité, comme marquée au fer rouge. Les mots brûlèrent ses lèvres mais n'en franchirent pas le seuil. Il se contenta d'opiner de la tête tandis qu'Haleb poursuivait :

— Mon père — ton grand-père donc — était un Hurunui, un vrai Khadiri. Une partie de notre famille hante le désert, mais notre rôle consiste désormais à tenir ces hommes à distance, à les empêcher de pousser leurs raids le long de la frontière d'Agalog. Les Khadiris sont des sauvages, et nous, nous représentons et défendons la civilisation. Agalog est le plus puissant des Royaumes Centraux ; il le restera tant que des hommes comme nous veilleront sur sa sécurité. Comprends-tu cela ?

— Oui.

— J'ai passé plus de vingt années dans ce poste, car tel était mon destin... mais le tien sera différent : je ne suis qu'un fils de barbare alors que tu es celui d'un soldat. Tu pourras prétendre à un grade supérieur, *urdu* ou peut-être plus encore...

— *Sofotai* ?

— Pourquoi pas ? (Haleb s'esclaffa.) Non, fils, il ne faut pas rêver : depuis qu'Agalog est Agalog, les *sofotais* sont issus de nobles familles : les Hodonin, les Kluane, les Iderin ou les Immouzer. Mais il n'empêche : tu commanderas peut-être un corps d'armée ou même une armée entière...

Ils poursuivirent leur chemin, chacun plongé dans ses propres pensées. À la mi-journée, ils atteignirent leur but et entravèrent leurs hyracothers.

La termitière était abandonnée depuis plus d'une génération ; cependant, alentour stagnait encore une vague odeur douce-amère, souvenir de litres et de litres de salive sécrétée par les insectes constructeurs. Sassar leva les yeux vers le sommet de l'édifice. Même tronqué, celui-ci culminait à plus de dix hauteurs d'homme. Cinquante adultes se tenant par la main auraient à peine réussi à encercler la base du monticule.

— L'œuvre de métatermites, dit Haleb, les plus grands de cette race de bâtisseurs. Longs comme mon bras, épais comme ma cuisse. Autrefois, on récupérait leurs ailes membraneuses pour en faire

des visières de casques – très pratiques pour affronter les tempêtes de sable.

Il aurait pu ajouter que les reines termites, grillées et accompagnées de diverses sauces, étaient censées revigorer les virilités défaillantes, mais il ne le fit pas. Pourtant, il avait lui-même goûté de ce mets, au moins en une occasion.

— Ils ont longtemps dominé le désert, avant même l'apparition de l'homme. Mais à présent, ils sont en voie d'extinction. On trouve encore quelques colonies à l'extrême nord du Grand Désert, et c'est tout.

Sassar hocha la tête. Il savait déjà tout cela. *L'urdu* Bakum l'avait parfois autorisé à consulter les ouvrages contenus dans la bibliothèque du poste, et le jeune garçon s'était absorbé des heures durant dans la contemplation de gravures décrivant la structure sociale des grands insectes. Il examina la termitière et son imagination vagabonda, peuplant le monticule d'ouvriers, de soldats, de nourrices et de reproducteurs.

— Suis-moi, ordonna Haleb.

Ils entreprirent l'escalade. Le matériau s'émiettait parfois sous leurs doigts, mais dans l'ensemble, il tenait encore bon, et ils se hissèrent jusqu'à une galerie suffisamment large pour permettre le passage. Tremblant d'excitation, Sassar découvrit, à la lueur d'une petite torche, tout un univers de galeries, de niches, d'orifices de dégagement, de voûtes et

de piliers. À mesure que le père et le fils suivaient le boyau, s'enfonçant au cœur de l'édifice, l'odeur de salive séchée se faisait plus forte.

Ils explorèrent la construction jusqu'à atteindre enfin le centre où, jadis, œuvrait la reine.

— Un énorme boudin qui faisait quinze ou vingt fois la longueur de son corps le continuait. C'est de là que tombaient les œufs contenant les bébés termites, indiqua Haleb.

— Oui, acquiesça son fils. Certaines larves étaient neutres et d'autres sexuées, pour le cas où le couple royal aurait disparu.

— Exact. Des couples reproducteurs de réserve, en quelque sorte. (Haleb posa une main sur l'épaule du garçon.) Je constate que tes visites à la bibliothèque n'ont pas été inutiles.

Ils poursuivirent leurs pérégrinations jusqu'au moment où, leur réserve de petites torches épuisée, il fallut songer à regagner la sortie. Le soleil commençait à décliner sur l'horizon.

— Mangeons un morceau, proposa Haleb. Ensuite, il sera temps de repartir.

Ils s'installèrent à quelque distance de la termière puis partagèrent les provisions. Sassar se leva et, mastiquant, entreprit de faire une dernière fois le tour du monticule : il n'aurait pas l'occasion de revenir de sitôt, estimait-il. Haleb libéra les hyracothères de leurs entraves. Reconnaissantes, les

montures se livrèrent à diverses manifestations d'al-légresse.

Un mouvement à la frange de son angle de vision alerta l'auxiliaire. Les silhouettes surgirent d'une ravine, à moins de quatre ou cinq portées de flèche. Trois cavaliers chevauchant de front mais qui, bientôt, s'écartèrent les uns des autres dans un mouvement destiné à envelopper leurs proies.

— Sassar ! hurla Haleb, Sassar !!! *Khadiris !*

Sans prendre le temps de rassembler le reste des provisions, Haleb bondit en selle et, tenant le second hyracothère par la bride, se rua à la rencontre de son fils.

— Vite !

À son tour, Sassar enfourcha sa monture. Déjà, les guerriers se rapprochaient dangereusement. Guidant leurs bêtes par la seule pression des genoux, les nomades bandèrent leurs arcs courts et expédièrent une volée de flèches.

Haleb se maudit mentalement pour avoir à ce point négligé leur sécurité. Tout au plaisir de passer cette journée en compagnie de son fils, il s'était laissé surprendre, et cette faute allait peut-être leur coûter la vie à tous les deux. Il saisit une flèche dans son carquois, l'encocha et, se retournant, tendit l'arc à double courbure. Le trait fila en direction du plus proche des agresseurs, qui se plaqua contre le flanc de sa monture. Rendu prudent, l'homme ralentit sa

course. Ses deux compagnons se contentèrent dès lors de galoper parallèlement aux fuyards.

— Sassar, écoute-moi bien, cracha Haleb en prenant une autre flèche. Tu te souviens de l'arroyo à sec que nous avons franchi à l'aller ? Nous devons à tout prix l'atteindre avant eux !

Ils éperonnèrent les hyracothères et gagnèrent sensiblement du terrain sur leurs poursuivants, mais il devenait évident qu'à ce rythme, leurs bêtes s'effondreraient d'ici peu de temps. Déjà, celle d'Haleb commençait à donner des signes de fatigue ; celle de Sassar, supportant un cavalier beaucoup plus léger, paraissait en meilleure forme.

Les Khadiris chevauchaient deux portées de flèche en arrière. Ils se contentaient de manifester leur présence par des insultes et des cris de défi. L'agréable perspective de massacrer très bientôt deux Agalogans ne les incitait pas pour autant à entrer dans le jeu d'Haleb et à crever leurs montures. Le temps travaillait pour eux, estimaient-ils, et ils rattraperaient leurs proies largement avant qu'elles n'aient pu rejoindre l'abri du poste frontière.

Piètre fin pour un futur sofotaï, songea amèrement Sassar. Percé de traits khadiris, mutilé par les poignards courbes, traîné derrière les hyracothères jusqu'à ce que mes membres se détachent de mon corps...

L'animal d'Haleb broncha, s'emmêla les pattes et

s'écroula au bord de la déclivité creusée par l'ancien arroyo. Haleb s'était préparé à ce moment ; il boula, se releva souplement et plongea dans le lit à sec. L'instant d'après, se relevant, il lâchait une flèche sur le Khadiri le plus proche de son fils. Le trait cloua la cuisse du guerrier au flanc de sa monture, et l'homme tourna bride avec un cri de rage et de douleur.

Le jeune garçon s'apprêtait à mettre pied à terre pour prêter main-forte à son père lorsque celui-ci l'arrêta d'un geste.

— Non, c'est inutile ! Rejoins le poste aussi vite que tu le peux et alerte la garnison... Pendant ce temps, je tâcherai de les retenir ! Ils ne prendront pas le risque de se séparer, et pour eux, une proie assurée vaut mieux que deux incertaines ! J'espère pouvoir couvrir ta fuite assez longtemps, alors ménage ta bête : qu'elle tienne jusqu'au poste !

Sassar hésita. Le ton d'Haleb se durcit :

— Obéis !

Sans un regard en arrière, le garçon éperonna l'hyracothère. Un Khadiri fit mine de se lancer à sa poursuite, mais Haleb se tenait prêt et le nomade dut faire volte-face.

Les sens exacerbés d'Haleb enregistrèrent le son décroissant de la galopade, derrière lui. Il éclata de rire et défia les agresseurs.

— Venez ! Approchez, larves du désert ! rugit-il en dialecte hurunui. Vous hésitez ? Je répandrai vos

tripes dans la rocaïlle et je vous empaleraï sur vos propres *tulwars* !

Une bordée d'insultes répondit à ses paroles, suivie aussitôt par une volée de flèches. Un cavalier entreprit de contourner son abri.

* * *

Sassar poussa sa monture pendant un bon moment, se retournant de temps à autre pour vérifier s'il n'était pas poursuivi. Puis il ralentit progressivement et finit par s'arrêter. Le poste frontière n'était plus très loin, juste derrière des coteaux empierrés. Sassar mit pied à terre.

En retenant les Khadiris, il me sauve la vie, songea-t-il.

Mais un souvenir longtemps enfoui au plus profond de sa mémoire venait de resurgir : celui d'une jeune femme massacrée durant une nuit de la saison froide, plusieurs années auparavant. Le vent du désert ululait entre les cabanes, et la malheureuse s'était glissée jusqu'aux enclos afin d'y chercher un peu de chaleur...

— Non, je n'ai pas oublié, dit Sassar, d'une voix sourde. J'y ai même pensé chaque jour et chaque nuit, pendant toutes ces saisons.

Il leva les yeux vers le ciel d'un gris plombé. Le carquois d'Haleb contenait une trentaine de flèches. Les Khadiris lanceraient fausse attaque sur fausse

attaque, jusqu'à ce que les munitions de l'auxiliaire finissent par s'épuiser. Alors, ils fondraient sur leur proie et termineraient le travail à coups de *tulwars*.

Sassar se remit en selle. Lorsqu'il fut en vue du poste, il accéléra l'allure. Il n'arrêta l'hyracothère écumant qu'au pied du remblai fortifié.

* * *

— Désolé, murmura l'*urdu* Bakum en posant son énorme patte sur l'épaule du garçon, nous sommes arrivés trop tard. Mais ces sauvages ont trouvé à qui parler : je veux bien parier que ton père a tué au moins l'un d'entre eux, dont les autres ont emporté le corps.

La patrouille avait fini de rassembler ce qui restait d'Haleb.

— Nous lui offrirons une sépulture décente, promit Bakum. Préfères-tu le désert ou l'enceinte du poste ?

Et où repose ma mère ?

— L'enceinte du poste, souffla Sassar, ce sera parfait.

— Haleb était un excellent soldat, et tu marcheras très bientôt sur ses traces, reprit Bakum. Je parlerai de toi au *toug* de la région. D'ici cinq ou six saisons, tu entreras dans le corps des aspirants-auxiliaires. Et un jour, tu vengeras la mort de ton père et tu placeras un crâne khadiri sur sa tombe.

Sassar hocha la tête. Le corps mutilé d'Haleb

remplissait à peine le sac de toile apporté par les soldats. Les mains et l'appendice caudal manquaient, le tronc avait été ouvert en deux par le dos, écarté à grands coups de hachette, afin que les meurtriers puissent extraire le cœur encore palpitant. *Les ailes de sang*. Une jambe avait été récupérée, l'autre non.

— En selle ! ordonna Bakum.

Au petit trot, la patrouille regagna le poste frontière.

CHAPITRE IV

Ce fut un choc pour Joal ban Kluane lorsqu'il prit conscience, à l'âge de huit ans, de ce qui le différenciait du reste de l'espèce humaine. Bien sûr, ses mains ne possédaient qu'un seul pouce opposable, mais d'anciennes cicatrices étaient là pour l'entretenir dans l'idée que cela résultait d'un accident survenu alors qu'il n'était encore qu'un nourrisson. Et puis ce handicap n'en était pas vraiment un, l'enfant se débrouillait fort bien sans deuxième pouce. L'absence d'appendice caudal représenta un mystère d'un genre différent. Jusqu'alors, Joal avait toujours trouvé son corps harmonieux et parfait à tout point de vue. Découvrir que ce corps était incomplet sema le doute dans son jeune esprit.

La révélation fut le fruit du plus pur hasard : la propriété s'étendait sur plusieurs *zans*. Elle enfermait des jardins, des bois, des étangs et même un petit lac alimenté par les eaux limpides et froides de sources souterraines. En cet après-midi, Joal aurait dû s'absorber dans l'étude des sciences arithmétiques et travailler sur les exercices proposés par Bakili,

mais il avait d'autres projets en tête. Il laissa s'écouler un certain temps, qu'il occupa à admirer sa collection de figurines de plomb ; puis, jugeant que le risque d'être découvert était devenu pratiquement nul, il passa sur la terrasse et, enjambant la balustrade de marbre, se laissa glisser le long de la vigne vierge.

Arrivé en bas, il se coula vivement dans les bosquets d'arbrisseaux odorants, courut jusqu'au ruisseau proche, franchit une passerelle et pénétra sous de hautes futaies.

Il marcha un bon moment dans les sous-bois avant d'apercevoir un syndiocéras, aisément identifiable à ses deux paires de cornes, l'une dressée sur le front, l'autre à mi-longueur du museau. L'herbivore détecta presque aussitôt la présence humaine et s'enfuit avant même que Joal ait pu esquisser un geste. Une harde de syndiocéras hantait ainsi la propriété, fournissant à l'occasion une excellente venaison à ses occupants. Plus tard, Joal ne désespérait pas d'être autorisé à les chasser, en compagnie de Bakili.

Sur cette réjouissante pensée, il poursuivit son chemin dans les halliers.

Il longea un étang mais se tint prudemment à distance de la berge ; quelques gros insectes aux piqûres excessivement douloureuses vrombissaient au-dessus des eaux vertes, et une précédente expérience avait enseigné la méfiance à Joal. Un peu plus

loin, il surprit un clan de marsupiaux suspendus à une branche basse ; les petits animaux disparurent bien vite en criaillant.

Puis les futaies s'éclaircirent, et la berge du lac étala ses plages blanches devant lui. De menus coquillages tapissaient le sable ; les plus gros et les plus beaux abondaient sur l'autre berge, non loin de l'embouchure de la source principale. Joal se remit en route.

Sous la chaleur accablante, il emprunta un sentier qui longeait le rivage. Il marcha jusqu'à un entassement de rochers surplombant une petite crique et l'escalada. Les eaux du lac étaient sûres, ne recelaient aucun danger. La perspective d'une baignade enchantait l'enfant.

Il allait se redresser quand il entendit les voix. Prudent, il s'allongea et rampa jusqu'au sommet de l'amoncellement avant de jeter un œil de l'autre côté.

Deux hommes et trois femmes s'ébattaient dans la crique, plongeaient, nageaient, s'aspergeaient joyeusement. Joal identifia des serviteurs de la propriété. Sans doute avaient-ils reçu quartier libre pour l'après-midi. C'était la première fois de son existence que Joal découvrait des anatomies autres que la sienne, et ce qu'il aperçut le laissa fort perplexe.

Ce n'était ni les sexes des hommes, ni les touffes sombres ornant le bas-ventre des femmes, ni les seins menus de ces dernières. Non, ce qui surprit

Joal, ce fut cet appendice, ce prolongement de la colonne vertébrale, à peine plus long que trois doigts. Une « queue » semblable à celle d'un hyracothère, quoique plus effilée et pas couverte de poils hirsutes mais plutôt d'un duvet ras qui semblait doux au toucher.

Une des servantes attrapa un de ses compagnons par cette « queue » et l'homme s'esclaffa en tentant le même geste sur elle. Puis la femme saisit le sexe de son « prisonnier », mais la réaction fut quelque peu différente... le couple quitta l'eau pour rejoindre le sable blanc.

Joal redescendit les rochers, l'esprit confus, une foule de questions se pressant à ses lèvres. Et, en dépit des risques encourus, il se promit bien de poser chacune d'elles à Bakili.

* * *

L'homme chargé de la prime éducation du jeune noble était un individu d'une quarantaine d'années, de taille moyenne mais bien prise, aux larges épaules et aux membres finement découplés. Il souriait peu et riait encore moins souvent, mais une brève lueur d'amusement brilla dans ses yeux gris-vert quand Joal lui fit part de son étonnante découverte. Cependant, il sermonna l'enfant pour avoir quitté sa chambre sans autorisation, et il sanctionna cette incartade en doublant le nombre d'exercices

d'arithmétique, sans oublier l'étude approfondie de la généalogie des Kluane du IV^e Empire. Joal soupira en baissant la tête. Plonger dans le passé de sa famille ne lui déplaisait pas, mais ingurgiter des dizaines de noms de personnages morts depuis une douzaine de générations lui paraissait inutile.

— C'est ton opinion, contesta Bakili, mais je suis loin de la partager : ces Kluane ont posé les bases de la richesse et de la puissance des Kluane actuels, et tu leur dois au moins une certaine reconnaissance.

— Bakili... demanda Joal d'un ton hésitant, tu n'as toujours pas répondu à ma question. Pourquoi suis-je différent des hommes et des femmes que j'ai vu s'amuser dans le lac ? Cet appendice... est-ce que seuls les serviteurs en sont pourvus ?

— Non, bien sûr que non... c'est un trait anatomique commun à tous les humains... enfin, à presque tous... la preuve... En fait, tu t'en es très bien passé jusqu'à aujourd'hui, alors pourquoi cela te manquerait-il maintenant ? Néanmoins, la prudence exige que tu n'en parles pas autour de toi. D'ici quelques années, tu auras sans doute l'occasion d'entendre formuler la question : « Pourquoi cette absence d'appendice ? » Tu répondras qu'une infection t'en a privé peu après ta naissance, et les choses n'iront pas plus loin. D'accord ?

— D'accord...

— Pour en revenir à ton escapade, je ne te punis

point tant pour les conséquences qu'elle aurait pu avoir que pour la désobéissance dont tu as fait preuve. Tu n'es encore qu'un enfant, mais tu dois apprendre les vertus de la discipline. Tu n'es pas un barbare des côtes, des steppes, du désert ou des marécages, et tu dois savoir te plier aux règles édictées par tes aînés. Agalog est devenu un royaume puissant dès lors que l'ordre s'est établi au sein de ses armées, que des lois ont réglé la vie de ses habitants. Des Kluane ont participé à l'élaboration de ces lois, et d'autres Kluane ont veillé à ce qu'elles soient appliquées. Ton rang t'oblige à donner l'exemple, ne l'oublie jamais...

Bakili marqua une pause, puis :

— Si la noblesse néglige ses devoirs, comment voudrais-tu que le peuple n'en fasse pas autant ?

Et ainsi, l'incident fut considéré comme clos. Mais Bakili ignorait que ses paroles resteraient à jamais gravées dans la mémoire de l'enfant et qu'elles resurgiraient, sous d'autres formes, trente années plus tard.

* * *

Nourrice Aukema veillait au bien-être de Joal. C'était une petite femme à l'embonpoint confortable, au sourire facile, qui avait déjà pris soin, en leur temps, de Jos et d'Agö ban Kluane. En l'absence quasi permanente de Dame Anuta, elle s'occupait du

petit garçon comme s'il eût été son propre fils – ou plutôt son propre petit-fils. Par sa douceur et sa compréhension, elle tempérerait quelque peu ce que l'éducation offerte par Bakili avait de rigide et de contraignant. Elle apportait en fait une dose de modération dans le processus visant à faire de Joal le digne héritier d'une richissime et puissante famille.

Bakili était au service de cette même famille depuis sa plus tendre enfance. Son père avait assuré les fonctions d'intendant des domaines, et le fils, après avoir été le compagnon de jeux d'Agö et de Jos, avait par la suite cumulé ces activités avec celles de maître des gardes, de garde du corps et de maître d'armes. Il n'était pas marié, et on ne lui connaissait pas de concubine attitrée. Il avait toute la confiance de Jos ban Kluane et se serait laissé hacher sur place plutôt que de trahir cette confiance. Veillant sur Joal plus jalousement qu'un dinohyus sur sa portée, il prenait très au sérieux son rôle d'éducateur. Saison après saison, il expédiait des comptes rendus à Sicyon, où résidait Jos ban Kluane, et à Kazvin, que gouvernait Agö. Il tenait le père et l'oncle au fait des progrès de l'enfant et recevait, en retour, des directives très précises, des listes d'ouvrages à lui faire étudier, un programme complet des matières à lui enseigner.

L'instruction de Joal comprenait une bonne part d'activités physiques, à commencer par la maîtrise

des armes utilisées par les soldats d'Agalog, mais aussi de celles dont usaient les peuplades les plus sauvages hantant l'immense continent. La salle d'entraînement de la propriété recelait quantité de ces outils de mort, depuis les glaives et les épées jusqu'aux armes de jet, en passant par les lasso, les pics de guerre, les haches et d'autres instruments plus originaux tels les bracelets à pointes, les coups-de-poing à griffes ou les fléaux.

Joal passa ses onze premières années dans la propriété, totalement coupé des réalités du monde extérieur. Il reçut six fois la visite de Dame Anuta, huit fois celle de Jos ban Kluane et quatre fois celle de son oncle Agö, si bien qu'il finit par considérer Bakili un peu comme son véritable père et nourrice Aukema comme sa propre grand-mère, sinon comme sa mère. Puis Aukema succomba à une fièvre maligne, peut-être transmise par une piqûre d'insecte, et Bakili avisa Jos qu'à son sens, il était temps d'arracher l'enfant à son isolement.

Il y eut un échange de messages entre Jos et Agö. Le père hésitait encore : il craignait la ruse perverse et le pouvoir des astroprêtres. Mais l'oncle Agö partageait l'avis de Bakili. Il fut donc décidé, en la douzième année de Joal, que celui-ci quitterait la campagne pour rallier Sicyon, capitale du royaume d'Agalog.

La propriété se situait à l'ouest de la mer de Tola,

non loin de la frontière du royaume de Tarawera, et Sicyon était distante de deux bons milliers de *zans*. Ce fut un long voyage qu'entreprirent Bakili et son protégé, accompagnés d'une trentaine de serviteurs, de servantes et de gardes du domaine. Heureusement, ils rejoignirent assez rapidement la voie reliant Kazvin à Sicyon, et leurs chariots adoptèrent une allure plus rapide que sur les chemins provinciaux peu ou mal entretenus. On trouvait un caravansérail à peu près tous les cinquante *zans*, c'est-à-dire la possibilité de se loger confortablement, de renouveler les provisions de bouche, et surtout d'échanger les montures fatiguées contre des hyracothères frais.

Dès les premiers jours, dès même les premières heures, Joal écarquilla les yeux devant tant de nouveautés insoupçonnées de son jeune esprit. L'agitation et la foule rencontrées dans les caravansérails l'étourdirent un peu, mais ce ne fut rien comparé à la traversée des villes-étapes qui jalonnaient leur parcours. Itapi, Kachira, Biczul comptaient chacune un peu plus de cinquante mille habitants et, chaque fois, Joal supposait qu'il s'agissait enfin de Sicyon. Il se trompait. Avec plus de deux millions de citoyens, Sicyon était la ville la plus peuplée de Pangée, concurrencée certes par Ramizaïl, la Cité-entre-les-Fleuves, mais sans égale pour ses richesses et sa beauté.

— Le roi Eke a fait ajouter une enceinte extérieure,

raconta Bakili, et sous la pression des astroprêtres, il a fait construire une nouvelle série de temples plus magnifiques les uns que les autres. On y adore et on y observe le Grand et le Petit-Crabe, le Requin et les Configurations du Trilobe, de l'Ammonite ou du Labyrinthodonte.

Temples et enceintes n'étaient connus de Joal qu'en tant que représentations proposées par les ouvrages contenus dans la bibliothèque du domaine. Il n'avait aucune idée des dimensions réelles de ces constructions, de la même façon qu'il était parfaitement incapable de réaliser à quoi pouvaient correspondre des populations de cinquante mille, cent mille ou deux millions d'habitants.

Au fil des jours, l'enfant découvrit et apprit.

— La décision prise par ton père et ton oncle était la seule envisageable, confia Bakili, alors qu'ils étaient à mi-chemin de la capitale d'Agalog. L'absence de deuxième pouce opposable et d'appendice caudal te désignait tout naturellement au sacrifice, car les astroprêtres n'auraient vu en toi qu'un être présentant des malformations, un taré à offrir en pâture à leurs Crabes Sacrés. C'est pour éviter cette horreur que tu es resté des années caché à la propriété.

— Suis-je un monstre ? demanda Joal.

— Non. La nature t'a fait naître avec des différences, c'est tout. Tu dois les assumer, de la même

manière qu'un aveugle, un sourd ou un manchot assume son handicap...

Les explications de Bakili n'étaient peut-être pas des plus nettes ni des plus encourageantes, mais Joal dut s'en satisfaire. Quoi qu'il en fût, il avait hâte de tout voir, de tout connaître et, jusqu'à un certain point, de retrouver Jos ban Kluane et Dame Anuta. Il conservait d'eux le souvenir de personnes au port plein de noblesse, mais il les appréhendait plus comme de bienveillants étrangers que comme une véritable famille.

Alors que la saison chaude laissait peu à peu la place à la saison humide, les voyageurs arrivèrent enfin en vue de Sicyon.

La seule vision des immenses portails de bois recouverts de plaques de bronze et gardés par des pelotons de soldats donnait déjà une idée de l'importance de la cité. Le convoi franchit la porte du sud et s'engagea sur une des principales artères, coupée à angle droit par de nombreuses rues transversales. Les maisons, à trois ou quatre étages le plus souvent, étaient bâties en briques. Elles contrastaient, par leurs agrégats désordonnés, avec les vastes jardins clos appartenant à de riches particuliers. De larges dalles de pierre dure accueillaient un va-et-vient continu de chariots, de porteurs, de caravaniers. Hommes, femmes et enfants se côtoyaient, se bousculaient : soldats, serviteurs, artisans, mendiants,

vendeurs de chansons, d'herbes, de vin, de bière et de miel. Joal n'avait pas assez de ses deux yeux pour tout voir et de toute sa salive pour questionner Bakili.

— Ceux-là sont des marchands itinérants, expliquait l'homme avec un sourire. Ils viennent proposer fruits, melons, vanneries, poteries, peaux d'animaux, étoffes. Dans ces échoppes, les marchands locaux : négociants en métaux précieux, changeurs, usuriers et banquiers, fournisseurs en grains, en laine, vendeurs de plantes médicinales, d'amulettes, de sorts, d'outillages...

L'avenue était très large et bien entretenue, mais les rues transversales présentaient parfois un aspect sordide, entassements d'immeubles bordés d'étals, détritiques s'amoncelant dans le caniveau médian. Afin de se protéger de la chaleur et de la pluie, les habitants avaient tendu des toiles ou des nattes d'une façade à l'autre, et les odeurs stagnaient, débordant jusqu'à la grande rue.

Promenant leurs produits dans des paniers portés par des hyracoïdes efflanqués, d'étranges personnages accostaient les passants, insistaient, mêlant propositions et insultes proférées à voix basse.

— Colporteurs, grommelait Bakili en dégageant le chemin à coups de canne plombée. Ils ne pensent qu'à voler le client avec leurs figurines d'argile, leurs statuettes « bénéfiques » en miel durci ou en farine séchée, leurs cordes en poil de syndiocéras...

— Arriverons-nous bientôt ? questionna Joal, étourdi de cris, d'odeurs, de remue-ménage.

— La ville est immense, et nous devons la traverser presque entièrement... mais tu peux monter dans la litière. Je te préviendrai lorsque nous arriverons.

Joal secoua la tête et resta au côté de Bakili.

— Je dois m'habituer, dit-il. N'est-ce pas ici que je vais vivre, à partir d'aujourd'hui ?

Un peu plus tard, il avisa une étrange construction de pierre noire, à plusieurs terrasses superposées, flanquée de rampes et d'escaliers latéraux.

— Rien qu'un petit temple consacré au Dieu-Nautile, murmura Bakili. Et ces hommes coiffés d'une mitre et portant une haute canne à pommeau sculpté, que tu aperçois sur la première terrasse, sont des astroprêtres du rang inférieur. Ils accueillent les fidèles, proposent des horoscopes, rendent les oracles selon les Configurations, formulent les incantations censées protéger de la maladie ou de la ruine...

— Je n'aime pas cet endroit, avoua Joal.

— Moi non plus, souffla Bakili. Mais malheureusement, Sicyon renferme plus de cent temples, et chacun d'entre eux plusieurs centaines d'astroprêtres. Tout le monde, le roi Eke compris, doit composer avec ces gens.

À la nuit tombante, ils s'arrêtèrent devant un mur d'enceinte protégeant un ensemble de belles bâtisses.

— La résidence Kluane, annonça Bakili en mettant

pied à terre.

(...)